

## Prélude

Tu ne tueras point. Oui. Il faut pourtant bien que quelqu'un fasse le boulot. Cette nuit, je m'y colle. Bon. Soyons honnête. Si franchement je ne trouvais pas ça un poil excitant, je n'irais pas. Enfin, si. J'irais malgré tout. Bien obligé. Toutefois, c'est sûr : « Tu ne tueras point. » Voilà d'ailleurs pourquoi je suis contre la peine de mort. Grottesque ? Oui, je sais, j'exécute, je tue en affirmant mon hostilité à la peine capitale. Ridicule, n'est-ce pas ? Enfin, ridicule... Disons plutôt scandaleux, pervers, tout ce que vous voudrez. D'accord. Je suis un personnage scandaleux et pervers. Je ne devrais pas exister. Seulement voilà, je suis là. Plus pour très très longtemps, penserez-vous. Possible. En attendant, je me prépare. Et puis qu'est-ce que j'y peux, moi, si l'État est tellement délinquant qu'il n'ose plus faire la besogne d'exécuteur ! Les bouffons qui nous gouvernent ont privatisé la peine de mort. Avant il y avait une cérémonie, une guillotine, un bourreau. Le capitalisme est arrivé. Et là, pfiuuuu, plus de cérémonies inutiles. La mort est devenue une affaire privée. Privée de vie, même. Elle se paye, se monnaie, se troque... On achète un cadavre comme un jambon-beurre. Moi, je livre à la demande du client. Autrefois, les gens de mon acabit étaient bourreau, soldat, policier, barbouze. Maintenant, les fonctionnaires ne veulent plus

faire tout le boulot. Alors ce sont les privés qui récupèrent le marché. Ce n'était pas prévu ? Bande de crétins, il suffit de réfléchir un brin. Si on supprime les services publics, ils deviennent des services privés. Et payants. Réservés aux plus friqués. Résultat, l'exécution est à deux vitesses, comme la santé et le courrier. Simple. Bon, assez déconné. On y va.

Le petit sac contient le strict nécessaire. Un automatique Beretta 9 mm à canon de 10. Léger, efficace. Le fusil à lunette n'est pas du voyage. Il restera dans sa caisse que tout le monde prend pour un étui à violon.

Bruit de moteur.

Les soupapes claquent dans le garage.

Pas de pneus qui crissent, pas de pistons qui s'emballent. Non, un léger bruit à peine audible. Une petite musique bien rythmée dans les basses. À l'entendre, on ne devinerait pas qu'elle sait parfois s'affoler dans les aigus. Le début de la partition est toujours *piano*, à la rigueur *mezzo forte*. Jamais *furioso*.

Le trajet est court. Le véhicule s'arrête à l'angle de la rue Saint-Maur et d'une petite rue tranquille. Un groupe de noctambules parle haut et fort avant de se disperser. Dissimulée dans une porte cochère, une ombre sort un Beretta de son sac, un silencieux vissé dessus. L'ensemble n'est pas lourd et disparaît aussitôt sous le blouson. L'ombre attend que le dernier badaud se soit éloigné avant de quitter sa cachette. Elle s'approche de la devanture d'une boutique. Le rideau de fer de la vitrine est baissé, mais le bec de canne de la porte n'est pas mis malgré l'heure tardive.

L'ombre pousse la porte. L'automatique jaillit du blouson. Le bras est tendu, immobile. La visée semble durer une éternité. Un petit « plop ». La victime s'effondre. Elle a

vu arriver le coup avec une immense incrédulité. Juste à la fin, elle a eu comme une lueur de défi dans le regard. Et la bouche s'est déformée en un étrange sourire comme pour dire « enfin, je le savais bien ».

L'ombre referme la porte. Met le bec de canne et disparaît.

Dans la nuit, les soupapes chantent leur chanson. En plus aigu. *Allegro ma non troppo*, dirait le compositeur.